

ALAIN GUEL

MAÇON

MURANT

MERVEILLE

*Poèmes*

KELENN **KELENN**

ALAIN GUEL

MAÇON

MURANT

MERVEILLE

*Poèmes*

BELENN **KALENN**

g' Yann Fournier  
ou bonno amitie  
An infid

## LE FRUIT EN SA MATURETE

Qui donc es-tu homme aux pieds d'herbe ?  
une voix ou simplement un cri ? un jeu de mains ?  
Une saison, un jour de l'homme, — seul ou de tous ?  
Amant dont le visage se délite d'heure en heure.

N'aie peur, viendra le temps où le miroir traversera le tain.  
A quel moment le fruit fût-il en sa maturité ? le fruit peut-il  
[répondre ?  
Puis vient le jour où nous appartiendrons à tout autre qu'à  
La réponse du fruit est déjà dans ta bouche. [l'arbre,

Ah ! quelle guerre en toi, homme aux actes divers !  
Ce que tu es, nous le savons lorsque tu meurs.  
Sans allié, dans la forge du temps  
tu es un peu de toi.

## MAÇON MURANT MERVEILLE

*da Gereint*

### I

Tu vas mourir hier en ta vieille jeunesse.  
En de hautes murailles tu vas vivre demain en ton Colorado.  
Tu étais juste. Tu étais bon. Tu le seras.

Ma lande était ouverte au méchant, à l'attente.  
Nous fimes un mur d'espoir percé d'oiseaux, d'amours  
et le champ clos fut rempli d'azur. [marines,

Goutte à goutte, nous construisimes l'azur fleur à fleur.  
Plus haut que le clocher, ma maison !  
Tu figurais, étoile, au fronton.

Picore sur mon toit, coq bleu, mon champ d'écailles !  
Tes pantoufles de vair, tes ailes de cristal me portent au zénith.  
Brûle mes feux, bois ma fontaine. Tisse ma toile.

Nous bâtissons l'aurore pierre à pierre,  
toi le courroux, moi la colère,  
le chêne en son haut empire de granit.

Mage Mire Mendiant Maçon murant Merveille, mûrissant  
l'or de l'histoire, mangeant les pavots de la Geste  
le sable des secrets, et le courage de justice !

Ah ! puisses-tu ensemercer l'azur, cheval fasciné par l'orage !  
Féconde nos grèves de tous tes membres, de tes ramures, de  
tes abers et de tes ronces.  
Donne à la Mort le coup de grâce.

### II

Tu marchais errant dans un monde gercé  
de hautains sépulcres, d'os blanchis, de vieux enfants recro-  
acculés à la Mort par la peur, par la félicité de [quevillés  
l'esclave à la férocité.

De tes longs bras tu parcourus la terre et les visages des enfants,  
les neiges écarlates, les grimoires et toutes îles qui sont trésors,  
Animal serpent qui se gîte  
dans l'espoir des ronces aux traînes écorchées.

Dresse ton mât demain, adieu à la terre  
morte des mensonges acceptés. Fends le socle de ton sabot  
jusqu'au cœur de cristal, et le soleil dans le granit !

Cette étoile à la dérive dans les profondeurs de la terre,  
ton navire ! dans son réceptacle de verre  
ne le laisse pas, immobile, s'égarer.

Tu donnes confiance au bouvreuil, à la vague, à la jacinthe,  
à la rose pour sentir, à la justice pour naître, [sauf à toi,  
à demain pour étouffer la plainte,  
au gland pour devenir chêne, ombre, gui, oiseau, soleil.  
La nuit glisse entre tes doigts, retiens ses épissures d'étoiles,  
dans ta paume un verset de gloire.

A tes yeux s'enroulent des algues, des songes gris, des fougères  
et des chanteurs au lutrin.  
Long pistil, lis, ailleurs que le germe au germe s'allie de même  
Lie tes gerbes à la certitude de l'aurore. [race,

### III

Je ne peux être seul, tu ne peux être seul  
dans cette ville où nous marchons tous deux, dans ce désert  
de sel, de sable, d'hommes, de cris, — était-ce Rennes ou  
Saint-Brieuc ? Kemper ?  
où pas une ombre n'est un vrai décalque, et la Mort les prend  
[par milliers.

Qui répond à son nom ? Quel cri a la forme de la bouche ?  
Ah ! quel amant ermite ne sera-t-il délaissé dès lors qu'il se  
[retient ?  
Déjà tu te retires de ma jeunesse et la condamne à la survivance  
[d'âge mûr.

En vain il allume un brasier d'ailes multicolores, de pailles  
[enchantées,

de soleils, de poèmes et de myrrhe ; il reste deux ;  
bois l'océan, cette liqueur d'algues, de musc ; il ne retient pas  
[une écaille.

Filet percé, pourquoi ? tout filet est déchirure de la mer.  
Sous ton sabot d'écume la mer devenait brève, les villes proches  
et les haies se confondent, nos abers se faisaient sources  
plus vaste le monde et tu recules l'horizon. De ton regard tu  
déplaces  
les limites des saisons, grandis l'homme, verdoie la terre.

Eveille l'aconit, fleuris en ta splendeur, frère centaure ! Je  
[suis ton récitant  
Tu prends racine en moi, je serai ton feuillage  
et tes épines et tes ronces, l'écorce, ton armure de vents.

La nuit d'une encre noire protège le soleil. La lune fait les  
cornes.  
De mousse une parure habille le rocher, de dentelle la mer.  
Je suis ton chevalier ta lance ton écu, ton ange de Tobie.

Chevauche ton royaume, vole, Hollandais, à ton propre  
[secours !  
Nous rions des petits hommes sans courage et du carnage de  
[la Mort.  
Nous sommes deux et quelques-uns. Nous sommes un peuple.

e mizh C'hewrer 1963.

## PRINTEMPS

### I

Passe le vagabond  
traversé de regards.  
Son chien ne le voit pas.

Les maisons s'arrêtent au bord du chemin [bleu  
paupières ouvertes, sans regard et guerrières, sous leur casque  
leurs visages de somnambules chavirent dans une flaque d'eau.

Un oiseau inconnu ouvre le ciel.  
Il n'y a plus de larmes ni de confidences [geons.  
quand les sabots des hommes-centaures se couvrent de bour-

Avril n'est pas avril  
février mars mai juin septembre octobre novembre  
mais tourment est tourment.

Mi sauvage la haie s'éloigne où j'arbitre  
la querelle des ronces et des aulnes.  
J'ai le haut silence des landes  
où tu travailles à te rompre. Est-ce assez ?  
Pour qui cette parure ?

Le ciel passe entre mes doigts.

### II

Tout vient ensemble et pourtant  
à son heure, à son matin  
chaque bourgeon l'un après l'autre  
le regard et le baiser à chacun son jour.

Mousse et lilas ont fleuri dans mon jardin.  
Pas de scabieuses apprêtées  
ni ces messieurs sophistiqués  
que sont l'œillet, le réséda.

Printemps d'un jour et d'un mois  
d'un mois qui fut un seul jour  
d'un jour qui remplit l'année  
de sève, d'écailles et d'amour.

### III

Naissent de jeunes poulains dans l'exubérance des herbes.  
Sagesse, cette verte démençe !  
Qui parcourt mes landes est roi de mon royaume,

Il multiplie les hommes et les pains.  
Et ses pas sur mes prés me font proche de moi.

Voici le port ouvert, déclose les prisons !  
Nulle part vous saisir, hommes et vents !  
Se déchirent vos tabliers de cuir, d'encre violette et vos  
éclatent en pluie de lait. [mamelles

Déchire tes vêtements, ô Terre ! Crois toujours.  
Face aux Dieux ton destin est de croître  
Mère Nature, pour les rendre inexorables.

Entraîne l'homme en ta vergogne  
dans les tavernes surpeuplées  
où personne n'écoute personne  
mais ils échangent leurs têtes.

O Printemps, de tous tes sabots  
broie le mensonge et délie  
la parole qui délie.

## LES ENFANTS DE KERTALG

### I

Les enfants de Kertalg à l'hermine enscellée  
Ont des yeux pour sourire et des mains pour aimer.  
La bouche pour le nid, leurs cheveux pour chansons  
Les couronne l'espoir, les porte la Lumière  
Et les Ténèbres, à leurs genoux, les ronces se changent en  
[étoiles sur leurs genoux

Leurs oreilles sont nœuds de rubans magiques  
Pour nouer à l'homme l'innocence des eaux vives.

Ils portent l'espérance des enfants de Breizh  
Naissent du rêve séculaire de Breizh.

Ils sortent des écuelles avec la bonne femme et l'homme au  
Sous leur pèlerine de landes [penn-baz de Kemper,



Des draps bleus de lessive comme shistes dans les armoires au  
[Sacré-Cœur et sous les pointes de diamant,  
Des barattes d'écume où se noue en caillots d'or l'avenir.  
Dans leur berceau de lierre, de saisons  
Entre le Tigre et l'Euphrate  
Ils ruissellent des rocs, jaillissent des collines  
En leur pelage de loutres  
Du lit des épouses enchaînées, de leurs ventres de grès,  
De la besace bourdonnante des bourdons.

Ils vont par dix et par dix mille  
Déployant les oriflammes de Breizh, effaçant la douleur de  
[Breizh,

Le désespoir entre les tempes aveugles de la taupe Breizh  
La solitude entre les poings qui s'entrechoquent,  
Ouvrent la porte sur un horizon, un avenir marin.  
Ils sont le flux définitif en nos abers  
Le chemin décisif où s'engage un peuple nouveau dans la  
[fraicheur du sillon.

Ils sont les sources et le delta.

## II

D'herbes blondes licorne filant fleurant dame Garlone.

Patrick des cheveux-cheveux légers, toi le centaure centurion,  
[tes ergots, tes sabots d'or.

Katty de Kertalg, tissant taillant le pain ardoise tallochant  
taillochant la querelle d'invisibles démons.

Petite femme accacia blanc qui pique pour consoler, Gwenn.  
Yann du soupir, des larmes, d'audacieuse pensée. Son visage  
[d'œillet.

L'aubépine et le bec-figue ont leurs noces en ta frimousse. Le  
[produit, c'est oronge vraie. Morgann.

Au sourire de Châtaigne crépitant l'étourneau Adraboran, tes  
[fossettes tes bossettes seront remplies de pain blanc.

Jeune fille entre tes cornes les jupons fripés de pavot, sérénis-  
[sime Maïwenn.

Gwendall nourri des pommes de Gwenved, crapaud d'or d'un  
[marais bleu.

Immédiate et lointaine aux souliers sans pareil, la passerine  
[Diwezha.

Haute lampe guidant entre deux soleils cette aube Sklerienn  
[qui survit en son regard sans limites.

Non pas le fruit, mais le germe. Non le dernier mais ce qui  
[noue le clan, qui l'engage,  
Par l'ultime interrogation du corbeau Brann.

## III

Breizh retrouve l'innocence perdue. Tout recommence,  
Et les premiers Bretons abordent au rivage.

Non pas, une naissance nouvelle broie les os du passé, fige  
l'attente derrière elle et se trouve démenti l'orgueil universel.  
Ici les enfants tiennent tête et parole.  
Leur frai hors de la prise de la Mort étend ses draps sur le  
mensonge séculaire.  
Ils sont les maîtres de l'école de Breizh.

Aucun fruit ne sera perdu, vendu, taché.  
Aucun gendarme à l'œil de glaire ne l'empêchera de mûrir.  
Il n'efface le pollen et l'enfant qui veut naître dans l'innocence  
Ni l'éclatement du soleil. [des herbes.]

La fête quotidienne à chaque fenêtre.  
Le jeu la ronde le courant  
Mes rameaux d'or, mes œufs de Pâques  
Mes chiots, mes alevins, mes bourgeons.

Voici le loup, le renardeau, la hase, l'écureuil et la bête à bon  
Voici la nielle et l'aconit, la passiflore et la rosée [Dieu.]  
Les étincelles du silex.

Le ciel du Lit. Le ciel d'étoiles.  
Voici le bouvreuil et la caille.  
La sauge le genêt l'ancolie.  
La vie. L'amour. La liberté.

e Breizh, e mizh Ebrel 1963.

## ESCALIER DE SECOURS

### I

J'étais né poète, je le suis devenu  
A force de blessures, à force de hachures  
Comme on respire  
Comme on entre dans mon moulin,

Comme on vous conduit à la guerre,  
Par le lys et par l'imposture,  
Comme on se promène à Calais,  
Par l'amour et la démesure,  
on me fit prince de Sagan.

Fermez les portes. Ouvrez l'œil intérieur,  
Le Blum ne s'en chargera pas.  
Ajoutez les saisons, secouez le fantôme.  
Prends le courage de la louve.

Jetez au prisme ses couleurs. Bandez la nuit.  
Donnez le rouge au sang et sa chaleur,  
La faim au ventre ; à la faim, le pain ;  
Au pain, le levain.

Choisis le juste point éphémère  
Les deux ailes de midi  
Le crime la splendeur et la naissance de la mort.  
Rendez au fleuve son mouvement.

A la pure couleur, l'ombre incertaine ;  
A la ligne la cadence.  
Prends la faim qui ne peut se taire.

L'Amour est la sortie, et que Dieu vous protège !  
Ne descendez jamais vers un feu souterrain, montez vers lui.  
SOULIGNEZ AU-DESSUS.  
Pose le pied sur chaque marche de douleur.

Fortifie l'impatience de la mer  
Ajoute aux galets un caillot noir.

## II

Passez par là. Prenez la rampe de corde. — Elle râpe la main.  
— Serrez plus fort. Emportez  
Cette sueur cette sueur cette crasse.  
Elle monte tissé de fibres, rien que fibres. Passe le toit.  
Lie les étoiles. Elle joue à la corde parmi les étoiles.

Elle fut de chanvre, maintenant d'hommes.

Elle est corde à se souvenir  
A vous hisser, à vous unir,  
A descendre au creux de vos reins,  
A vous lancer jusqu'au plafond.  
Une danseuse de Shanghaï  
Y rencontre un feu follet.  
A des escarpins elle épingle  
Un maillot rose d'acrobate.  
Pour sécher, il fait le soleil  
S'égoutte en paillettes d'or  
En lianes en pailles en foule en joncs  
En poussière en chèvrefeuilles.  
Elle monte toujours plus haut.  
Il la poursuit toujours plus bas.  
Ayant traversé la toile  
Sur le chapiteau ils s'assoient,  
Se marient dans un lit de verre  
Deviennent pluie buée alcyons.

## III

Nous balançons nos hanches, nos haleines.  
Nous avons jeté nos corps par-dessus bord.  
Nous les pêchâmes à l'aurore.  
Nous étions pris dans nos filets, écailles peigne d'or  
Nos hardes nos cothurnes nos armures nos parapluies.  
Ah ! j'ai crié jadis dans le noir escalier de mes mains !  
J'ai construit ce corridor de pierre  
sans entrée ni sortie  
où je me traîne à genoux, où je rampe  
entre l'aube et l'aube, entre la nuit et la nuit  
avec mon ombre de tous côtés,

☆

Les pavés de la ville cognent du front la demoiselle  
La pie-mère éclate sous la torche du puisatier.  
Les ruines ne comblent pas la fosse de Babel.  
Allez au devant du cri pour ne pas crier.  
Le pas qui reste à faire. Le plus haut degré.  
Contre la rouille contre la Sainte Farce et la grimace.  
Au-dessus des déserts ébouillantés  
Des labyrinthes de sanies.  
Le silence en haut de la montée.  
La rampe de corde. Escalier de secours.  
PRENEZ LA POÉSIE.

## CONTRE NEIGE

à Yves Masselot.

Froide semence de Lucifer, patiente tu égalises. Ainsi la Mort.  
Déjà l'âcre douceur enlise la méfiance, et te sera promise une  
[fadeur...

Aux feux brefs des sarments fond un homme de neige.  
Un corbeau blanc sur ses épaules s'interroge  
Et se défont ses mains de gel, ses pieds de cendres cette gerbe.  
L'âme tinte à l'horloge.  
Au bout du fil le soleil galope, devenu fou,  
Dans les prairies où croissent les neiges.

Le lait caille. L'enfant meurt dans le ventre.  
Le temps dans sa patience tisse ses mains de gel,  
tisse la neige aux lisses des rameaux  
et des mensonges montent dans les volutes des fumées.  
Disparaisse la ville et, sous la craie, l'ardoise du clocher.

Un coq de fer blanc sous l'hyperbole, sous le nom.  
La neige gonfle le ventre, devient géôle. Une buée emplit la  
[chambre.  
Sous le couperet de la lucarne une suie froide couvre sur son  
[grabat le condamné.

La sueur blanche dessine le spectre.  
De tout son être nie le prisonnier. Il ment, cache son crime sous  
[la neige qui révèle  
sa peau lisse, cette glace fragile sous la bure et ne peut fondre  
Le cœur éclate, emplit l'espace écartelé  
et devient neige un corps de glace. Le criminel est sa victime.  
Mais sous les fausses splendeurs des neiges bat le cœur du  
granit, les shistes croissent,  
tient bon l'homme de lumière !  
Qui perdure dans les bulles et l'éclat du cristal, dans la science  
est cette lente agonie des neiges où se consure la ferveur,  
cette solidité de l'écume, cette splendeur...  
Subsiste l'odeur des neiges sous les basses branches comme des  
fruits depuis longtemps cueillis dans les herbes  
cette odeur de la neige au matin ferme du silence.

L'homme devient terrier ferme les yeux sur son propre cœur  
en démente  
pour ne pas voir au fond de lui battre et se dissoudre un cœur  
de neige.  
Ah ! cette neige est votre sang, hommes hagards ! Ah ! tant de  
mots sur nos épaules, et tant d'écume sur la terre !  
Cette pluie de sang des folles reines au cou blanc  
essaïm d'abeilles sur la traîne qui donc étrangle la reine ? Qui  
tue l'homme  
sinon ce mensonge pour ne pas mourir  
et cette neige qui expire sans douleur  
en son absence de couleur ?

De neige était la toile qu'une reine ancienne accordait à l'époux.  
D'une chair vive, d'une flamme se consolait l'amant,  
Antoinette Marie Marguerite ma mie  
quand le barbon revint elle prit un amant.  
La hache sur le cou, elle tintait encore  
Elle pose le sein sur la balance, et le bourreau n'a pas assez de  
tout son poids  
pour rompre un corps de cristal. Les reines piquent et meurent  
et leur sang au dehors les couvre d'un manteau.  
Elles portent le deuil d'une neige profonde, d'avance à l'écha-  
faud elles mettent le pas.  
L'époux n'est pas le roi mais un homme de plomb qui marche  
sur la glace et leur offre le bras.

Elle se fait étoile, elle est devenue neige.  
L'amour brûle la neige.  
Des fêtes sans couleur ne laissent aucun appât  
mais nous traverserons les feux de la Saint-Jean  
avec cette brûlure au pied, cette corne  
et cette fleur de neige sur l'épaule un œillet blanc que la vie  
pose.

Le froid ne gèle pas le vin. La mer repousse le ciel. Ah ! nous  
ferons de neige un vin de mûres,  
du linceul, le drapeau noir de tout navire hors du mensonge  
de la neige !  
Maîtresse de l'exil, cette robe d'ennui, je la  
déchire, je l'al-  
lume  
au feu bref d'un été d'innombrables secondes.

e mizh C'henver 1963

ELEGIE SUR LA MORT  
DE GERARD

*da Gereint*

Dis-moi où passe le furet  
où s'en vont les soldats perdus ?  
Que chacun ouvre son havresac  
afin de savoir ce qu'il est devenu !  
Ah ! si le hasard est calcul  
je tombais juste par avance.  
Les réponses sont à l'affût  
de la moindre défaillance.  
— Je sais ce qu'il fait là-bas  
une lumière plus vive.

A l'attente se mesurent une amitié ou l'aurore.  
Nos jeux étaient de flammes, de sang, de mort  
mais il sourit au ciel noir  
dans sa lessive d'azur  
homme d'un secret public.

Le premier à mourir des hommes de son âge  
dans sa cuve de cristal,  
ô Cohùlainn jamais froid,  
il renaît le premier pour annoncer l'été,  
garçon au corps végétal.

Toujours nous mourons loin de nous étrangers à nous même  
la bouche ouverte sans injures les yeux d'émail.  
Si nous mourons c'est de nous séparer du meilleur de nous-  
[même

et de choisir la nuit pour rejoindre la cendre.  
Ainsi nous opposons à l'ombre fausse une ombre,  
une obscure clarté à d'anciennes lueurs,  
pour un cheval aveugle une reine d'ébène,  
et tout est charité.

Au dédale des rues je superpose le labyrinthe de la mer !  
Ah ! quelle caravane s'arrête sous les palmes  
blanchira tout debout sans qu'un aigle la voit !  
Qui traverse la mer ne revient au rivage  
tel un navire au port quand le maître mourut d'une confuse  
Son registre d'épices s'enchant de parfums [attente.  
des flacons oubliés d'un Orient comblé,  
d'une saveur fanée son encre violette  
lit son poème d'algues de pleins et de déliés  
de tous ses mâts brisés en de confus jambages.  
Les câbles déroulés écrivent des voyelles,  
mais le secret gardé est ce navire en sa prison de verre,  
ses voiles déployées au centre de l'orage,  
immobile dormeur dans le rêve d'un autre.

Ainsi le vrai navire échappe à la tempête  
pour écouter en lui le chant des alysées.  
Il ouvre à tout venant son âme de cristal

pour que chacun s'é gare sous son pâle visage  
en sa propre pensée.

Il faut chercher dans le ventre du vent  
ce qui défait le vent.  
Découdre le linceul.  
Si vous creusez sous mes langes de deuil  
vous trouverez la vie douce et féconde,  
mes flèches mes pavots et ces fleurs terrifiantes de la neige  
goutte à goutte sur la peau blanche des tambours.

Ils ne sauront pas ton nom  
ceux qui seront libres par toi.  
C'est la loi et tu l'acceptes  
puisque tu fis cette loi.  
Déjà dansent sur sa tombe  
les enfants de l'enfant stérile.  
et cette danse est ta joie.

Interroge le vent et la pierre  
si tu veux la paille chaude de l'étable  
plutôt que le manuscrit.  
Un oiseau dira l'homme et la fleur son visage  
un arbre ses chansons, ses rires, son drapeau  
homme plein de rumeur et de branches,  
quelques jours de printemps et cet automne absent  
au ventre plein, aux yeux déclinants.

Tu t'en reviens du cresson bleu parmi les ronces  
le jour te convenait, tu retournes à la nuit.  
Sa voix est de jadis, son regard de demain.  
Les mots vont de la terre au ciel.

Son haleine perdue est jà dedans ma bouche.  
J'écris ton nom pour me survivre

puisque nous habillons le mensonge de songes.  
Je t'attends pour que tu sois déjà parti et puis t'attendre.  
Cette ombre sur ton front cette ombre que tu fais  
la main s'est retournée.

Te portaient des eaux dissemblables !  
Le vent passait en toi, un oiseau royal  
étendait ses ailes en tes épaules,  
une fêlure où la langue semblait prisonnière maîtresse  
ton ardente blessure !  
La Mort à son mystère ajoute tant d'énigmes  
qui courbent les vivants et ne font qu'un silence !

Le bateau sort du port.  
Rejeté, à la limite des sables de quelles eaux fut-il puni ?  
Homme fait pour provoquer.  
Un gant de crin pend au mur lisse d'une prison  
La forme du savon ses arêtes se diluent  
mais toujours aux hommes l'homme se dérobe  
comme l'anguille et le vanneau  
et nous fûmes punis d'avoir posé la main sur son épaule.  
Il eut pour se reprendre une rivière noire  
gorge brûlée de sel il avance au désert des peuples immobiles.

La nuit tombe de jour en jour.

e Breizh, mizh here 1965.

## LES ARBRES

à Vefa de B.

1

Un ami est venu planter un houx dans mon jardin.  
Nous sommes allés le chercher dans la lande  
un jeune arbre vigoureux et splendide  
impatient de croître. Tel était mon ami.  
Des fruits rouges luisaient dans le feuillage  
comme si l'arbre se fût blessé.  
Un rude hiver l'a meurtri  
et moi, j'allais le déraciner  
quand j'aperçus des pousses nouvelles.  
Depuis il est là, contre la margelle du puits, souffreteux d'abord  
il reprend vie tandis que  
mon ami est mort.

2

Ailleurs dans le jardin d'une amie très chère  
je plantais un saule.  
Nous nous portons bien l'un et l'autre.  
« Le terrain était bon, dis-je, et les étoiles favorables.  
Les vents ne peuvent l'atteindre.  
Ses feuilles sont prêtes pour le dégoulinement de la pluie. »  
Mais elle : « Cela ne suffit pas, il doit y avoir autre chose. »  
Qui nous oblige, l'arbre et moi ?  
Je continue.

3

Je me méfie des arbres, ils auront leur revanche.  
Puis un combat contre les ronces.  
Ils envahiront les maisons où les poutres laisseront croître  
leurs branches  
tandis que le lierre aux poutres s'enlace  
et que les rats se nourrissent du bois.  
Le lit sera, dans la maison, seul ma maison  
avec son toit ouvert, ses murs absents.  
Pour mieux connaître l'arbre  
nous entrerons en lui dans une autre maison.

4

Arbres, cachez vos racines !  
Féconde est l'origine obscure  
et puissante, la main gantée.



Verbe invisible au buisson  
arbre, arbre dans ta nuit verte  
une clairière un silence  
des pas  
un oiseau

e mizh Genver 1966.

## TABLE

<i>Le fruit en sa maturité</i> .....	7
<i>Maçon murant merveille</i> .....	8
<i>Printemps</i> .....	12
<i>Les enfants de Kertalg</i> .....	15
<i>Escalier de secours</i> .....	19
<i>Contre neige</i> .....	23
<i>Elégie sur la mort de Gérard</i> .....	26
<i>Les arbres</i> .....	30

TABLI



LES PRESSES BRETONNES  
SAINT-BRIEUC

N° d'impression : 1298.  
Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 1966.



